



ALLIANCE VEGETARIENNE

TEXTES ET DOCUMENTS

LE VEGETARISME ET LA SANTE DE LA PLANETE

Michael Allen Fox



INTRODUCTION

Qui est Michael Allen Fox ?

Michael Allen Fox est professeur de philosophie à la Queen's University, Kingston, Ontario, Canada. Le site de l'Université donne les indications biographiques suivantes :

Michael Allen Fox – Licencié ès lettres et philosophie, Université de Cornell ; Docteur ès lettres et philosophie, Université de Toronto.

Membre de la section depuis 1966, Michael Allen Fox a enseigné quantité de cours, dont la philosophie européenne du 19^{ème} siècle, la philosophie de l'écologie, l'éthique animale, l'existentialisme, la philosophie de la paix, et la philosophie du sexe et de l'amour.

La plupart de ses publications traitent des trois premiers domaines. Ses articles ont été publiés dans des revues comme «Ethique », « Recherche philosophique et phénoménologique », « Ethique de l'écologie », « Métaphilosophie », « Le Trimestriel de l'Atlantique Sud », ainsi que dans d'autres parutions.

Il est l'auteur de « Végétarisme profond » (Temple University Press 1999), « L'Accessible Hegel » (Humanity Books, 2005), ainsi que d'autres travaux. Il a donné beaucoup de conférences au Canada, aux Etats-Unis, en Australie et en Russie.

Le Docteur Fox a dirigé « le Trimestriel de Queen's University » durant dix ans et a été chef de section par intérim pendant un an. Il travaille actuellement à une introduction à la philosophie de Kierkegaard et prendra sa retraite en 2005.

Source : http://www.queensu.ca/philosophy/bios/fox_bio.htm

Traduction : Jean-Raoul Lacote

* * *

Le texte qui est présenté ici – *Le végétarisme et la santé de la planète* – a été publié dans la revue : *Ethics and the environment, Volume 5, Issue 2 (Autumn 2000), pages 163-174.*

Combinant longueur raisonnable et réflexion approfondie sur les conséquences environnementales du non-végétarisme, il avait tout naturellement sa place dans notre série « Textes et documents ». Nous espérons que vous apprécierez le plaidoyer de Michael Allen Fox en faveur du végétarisme, seul moyen, selon lui, de reprendre contact avec la nature et, par là, de nous aider à aimer notre planète et tous ceux qui vivent dessus.

Le Professeur Fox a également publié un livre important, *Deep Vegetarianism* (non traduit en français à ce jour), dont vous trouverez un compte rendu en annexe.

LE VEGETARISME ET LA SANTE DE LA PLANETE.

MICHAEL ALLEN FOX

[Traduit de l'anglais par (ordre alphabétique) :
Françoise Degenne, André Méry, Annelaure Wittmann]

- En préliminaire, je tiendrai pour acquis qu'une alimentation végétarienne ou même végétalienne est au moins aussi saine d'un point de vue nutritionnel et, selon toute probabilité, plus saine, qu'une alimentation centrée sur la viande ou incluant la viande.
 - Les preuves scientifiques soutenant cette affirmation commencent à s'accumuler, et un abondant matériel est disponible pour ceux qui désireraient approfondir cette question (Anonymous 1988a ; Anonymous 1988b ; Barnard 1993 ; Chen 1990 ; Melina, Davis and Harrison 1994 ; White and Frank 1994).
 - Par ailleurs, toute bonne librairie contient aujourd'hui plusieurs livres de cuisine végétarienne ou végétalienne, et de nombreux ouvrages actuellement disponibles contiennent d'excellents chapitres sur les fondements de la nutrition végétarienne, ainsi que des références sur les recherches contemporaines à ce sujet.
 - Pour ces raisons, je ne tenterai pas de résumer ici les éléments en faveur de l'alimentation végétarienne.
- Mon second point de départ sera l'affirmation que la consommation de viande en général et de certaines façons de la consommer en particulier, sont néfastes à la santé.
 - Il existe une corrélation statistique entre une forte consommation de viande et une probabilité accrue de cancer du colon, du sein, et d'autres types de cancers, d'affections cardiovasculaires et d'athéroscléroses – de loin les causes dominantes de décès en Amérique du nord – qui a été bien établie par de nombreux chercheurs travaillant indépendamment (Barnard 1990 ; Fiddles 1991 ; Mitra 1991 ; National Research Council 1989 ; Robbins 1987).
 - Se rendre compte de cela a poussé le *Health and Welfare Canada* (un ministère du gouvernement fédéral), à publier en 1992 une nouvelle version du *Canada's Food Guide to Healthy Eating* (Guide Canadien pour une alimentation saine). L'accent y est mis sur les alternatives à la viande (comme le tofu ou les légumineuses), ainsi que sur les recommandations de 5 à 10 portions par jour de fruits et légumes, et de 5 à 12 portions par jours de produits à base de céréales. Des critiques ont affirmé qu'une orientation encore plus végétarienne aurait pu être donnée au Guide, s'il n'y avait eu dans l'ombre d'extraordinaires (et totalement prévisibles) efforts de l'industrie de la viande (« Industry Forced Changes » 1993).

*

* *

*

Il devient de plus en plus évident que la consommation de viande est liée à de sérieux problèmes de santé, et que l'alimentation végétarienne entretient une meilleure santé et une plus grande longévité (Jethalal 1994 ; Melina, Davis and Harrison 1994) [1]. Les gens ont tendance à penser que les graisses animales constituent le problème majeur, mais de nombreux autres facteurs de risque sont associés à la consommation de viande. Ces facteurs incluent la présence de parasites (microorganismes de toutes sortes, et différentes formes de vers) à la source de trichinelloses, toxoplasmoses, maladies helminthiques (anémies, infections, kystes, etc.), maladie du Légionnaire, salmonelloses, maladie de la vache folle, peste aviaire de Hong-Kong, ainsi que d'autres affections véhiculées par la nourriture ; la présence d'hormones et d'antibiotiques ajoutés ; la présence de toxines (pesticides et herbicides, qui se concentrent le long de la chaîne alimentaire) [2].

Conscients de ces menaces envers la santé, nombreux sont ceux qui ont commencé à accepter que changer d'alimentation n'est pas seulement faire preuve de prudence, un acte cautionné par l'intérêt personnel, mais que cela renvoie à une conception du monde différemment orientée, à une nouvelle vision de la façon dont nous devrions mener nos vies sur la planète.

Cette vision inclut la prise de conscience que, pour un être humain, le « bien vivre » ne saurait aller sans une bonne santé, que cette bonne santé repose à son tour sur une alimentation soigneusement définie, et que l'alimentation est pour partie le miroir, et le déterminant à la fois, de l'impact de notre espèce sur la biosphère.

Beaucoup commencent à apprendre que la quantité de viande collectivement consommée agit en profondeur sur la façon dont nous utilisons et gérons les ressources naturelles, les forêts, la terre, l'eau, et les combustibles fossiles. Pour dire les choses simplement, plus nous dépendons de la viande et des autres produits animaux, plus nous engageons ces ressources dans la satisfaction de cette exigence ; si (comme je le prétends également) le système agro-industriel tel qu'il domine actuellement abuse de notre environnement de façon délétère à notre santé, alors, plus nous consommerons de produits animaux, et plus notre bien-être en souffrira. Ce qui se fait jour ici est la prise de conscience que la direction suivie par une société malsaine doit être changée, non seulement pour le bien de chacun de ses membres, mais aussi pour celui de nos écosystèmes en général.

Nous vivons dans une société qui encourage l'individualisme, l'indépendance, le développement de soi, et le fait de cultiver ses préférences personnelles. Nous sommes constamment bombardés de messages qui nous encouragent à chercher à construire notre personnalité au moyen de choix consuméristes ; concrètement, en donnant vie à nos désirs et fantasmes égocentriques en tant qu'acheteurs plus ou moins actifs à l'intérieur du marché global. Nos modes de pensée sont bien conditionnés afin que nous interprétions nos choix de consommateurs comme autant d'expressions d'une liberté personnelle qui n'aurait principalement – si ce n'est exclusivement – de conséquence que pour nous-mêmes. Et de multiples personnes ayant un intérêt matériel à l'affaire soutiennent cette façon de voir les

choses : ceux qui dirigent le commerce, les porte-parole de l'industrie, les médias, les politiciens, les publicitaires, les concepteurs d'images de marque, pour ne nommer que certains.

Et c'est pourquoi développer une forme de conscience qui contraste avec cela demande un effort majeur, un effort de reconnaissance que tous nos choix ont de plus vastes conséquences. Certains d'entre eux ont un impact sur l'environnement. Lorsque nous commençons à ressentir ces connections, nous nous mettons également à nous poser des questions sur nos choix et sur les influences qui les ont aidés à se réaliser, un processus que certains qualifieront de radical ou de subversif, mais que d'autres appelleront tout simplement l'exercice du bon sens commun. Être sensibilisés aux questions écologiques, ainsi que le sont aujourd'hui un nombre de plus en plus grand de citoyens, cela ouvre notre esprit à la possibilité d'un changement grâce à la construction de nouvelles valeurs [3]. Le végétarisme peut faire partie de ce ferment créateur, et c'est souvent le cas.

L'aspect éco-destructeur du fonctionnement de l'industrie de la viande a été parfaitement résumé par le livre de John Robbins *Diet for a New America* (Robbins 1987, partie III), avec une ample documentation provenant aussi bien de sources gouvernementales que non-gouvernementales. Bien d'autres auteurs sont venus confirmer le bien-fondé de ses découvertes (Fiddes 1991, chapitre 14 ; Hill 1996, chapitre 4 ; Lappé 1992).

Parmi ces conséquences, on trouve : les résidus chimiques toxiques dans la chaîne alimentaire, les additifs pharmaceutiques dans la nourriture pour les animaux, les polluants chimiques et les déjections animales provenant des effluents d'élevage dans les cours d'eau et les nappes phréatiques, l'érosion des sols à cause des méthodes de pâturage intensif, la déforestation et la désertification du fait des défrichements pour les pâturages et les cultures d'aliments pour le bétail, la menace sur les habitats d'espèces sauvages aussi bien animales que végétales, l'exploitation intensive des ressources en eau et en énergie, la réduction de la couche d'ozone à cause de l'usage immodéré des combustibles fossiles et de la production significative de méthane par le bétail.

Sharon Bloyd-Peshkin concrétise ce déplorable état des lieux par une phrase simple : « *La production de viande est une cause majeure de dommages à l'environnement* » (Bloyd-Peshkin 1991, 67). De plus, la production de viande est extrêmement dépensière en énergie. Quelques chiffres précis replaceront dans leur contexte ces questions complexes, permettront de saisir leurs interrelations, et replaceront les choses dans leur ensemble.

*

* *

*

Au Canada, depuis le moment de la colonisation européenne, l'expansion de l'agriculture a été le facteur majeur dans la disparition à 85 % des zones humides (Government of Canada 1991, ch. 9-9, p. 9-15). Depuis l'année 1900, la superficie agricole a été multipliée par quatre, et la superficie totale irriguée a plus que doublé entre 1970 et 1988 (Government of Canada 1991, ch. 26-6, p 9-14). Sans conteste, la consommation de viande

est intervenue puissamment dans ce processus, étant donné qu'en Amérique du nord, quelque 95 % de la production d'avoine et 80 % de la production de maïs finissent comme aliments pour le bétail (Agriculture Canada 1994 ; Animal Alliance of Canada 1991 ; Government of Canada 1991).

David Pimentel, un scientifique ayant étudié depuis plus de deux décennies l'impact environnemental des méthodes agricoles américaines modernes, nous apprend ainsi que :

Le fait de substituer au système d'alimentation mixte actuel (céréales et herbage) un système n'utilisant que l'herbage (et des animaux ruminants), permettrait de réduire d'environ 60 % les apports nécessaires en énergie et d'environ 8 % les ressources nécessaires en terres agricoles (...) [De plus], cela rendrait disponibles à l'exportation chaque année quelque 300 millions de tonnes de céréales. Cette quantité suffirait à nourrir sur une base végétarienne une population humaine de 400 millions de personnes pendant une année entière. (Pimentel 1990, 12)

Au Canada, un pays dont la population n'est que le dixième de celle des États-Unis, l'ensemble des animaux de ferme produisent 322 millions de litres de fumier *par jour*, dont une proportion écrasante provient du bétail. Chaque kg de viande de bœuf prête à consommer a généré au moins 40 kg de fumier, et chaque kg de porc au moins 15 kg. Ces déchets, auxquels s'ajoutent les effluents liquides utilisés pour le nettoyage des bâtiments et des équipements, ainsi que les résidus de pesticides et autres produits chimiques agricoles, sont souvent mal gérés et contaminent les cours d'eau, les sols, et participent à la pollution de l'air (Government of Canada 1991, ch. 9-26).

Finalement, on peut calculer qu'entre 3700 et 23300 litres d'eau sont nécessaires pour l'ensemble des opérations aboutissant à produire 1 kg de viande (Animal Alliance of Canada 1991). Un kg de blé, par contraste, ne requiert que 560 litres (Fiddes 1991, 215).

Évidemment, tous les effets environnementaux délétères des discutables pratiques agricoles modernes ne peuvent être attribués à la production d'animaux pour l'alimentation humaine. Et il est clair que certains abus pourraient être atténués ; par exemple en appliquant des techniques plus spécialisées de recyclage des déjections animales (et humaines) en fertilisants pour les cultures, en se fiant davantage aux méthodes naturelles de contrôle des nuisibles (au lieu d'utiliser des pesticides dangereux), et d'autres choses de ce genre.

C'est pourquoi on a fréquemment invoqué le fait que la véritable cible des critiques ne doit pas être la production de viande en soi, mais plutôt les méthodes intensives d'élevages employées par l'industrie agricole moderne. Il y a quelque valeur à cet argument ; ceux qui produisent leur viande eux-mêmes ou par quelque autre méthode d'élevage libre en ayant recours à l'agrobiologie laissent certainement moins de traces sur notre environnement planétaire que n'en exige la vie humaine en général.

Mais, si l'on tient compte du rythme effrayant auquel disparaissent de la compétition (et de l'existence) les petites entreprises agricoles familiales, absorbées par des conglomérats qui dirigent les pires forces de la concentration capitaliste des richesses en toujours moins de mains, il est extrêmement rare, en pratique, d'avoir l'opportunité de se procurer de la viande respectueuse de l'environnement [4]. Seule une minuscule partie de la population *pourrait* avoir accès à ce choix, étant donné les tendances agricoles actuelles, et une partie encore plus minuscule *désire* mettre ce choix au premier rang.

Et quoi qu'il en soit, les végétariens – qui trouvent, *eux*, dans les considérations environnementales une importante motivation pour leurs choix diététiques – ont la capacité d'exercer sur la terre encore moins de pression que n'importe quelle catégorie de mangeurs de viande.

*
* *
*

Y a-t-il des preuves suffisantes pour soutenir cette affirmation ? Je n'ai aucun doute à ce sujet. Considérez par exemple l'observation suivante :

Avec toutes les céréales que l'on donne aux animaux d'élevage, on pourrait faire vivre 5 fois plus de personnes [que par la viande produite]. (Ceux qui font la publicité pour l'agriculture animale intensive proclament que les terres agricoles accordées aux animaux sont celles où l'on ne pourrait faire pousser de récoltes. Mais l'on pourrait cultiver plus qu'il n'en faut de plantes pour l'alimentation humaine, si l'on récupérait ne serait-ce qu'une fraction des terres actuellement utilisées à la culture de plantes pour l'alimentation animale.) (Animal Alliance of Canada 1991)

Si [l'on par du principe que] l'un des idéaux dirigeants d'une pensée éthique informée des réalités de l'écologie est qu'il nous faut minimiser l'impact destructeur causé par nos existences individuelles et collectives sur la biosphère, alors il s'ensuit que nous avons à faire le choix de styles de vie qui favorisent la réalisation de cet objectif. Le principe de non-malévolence (éviter de nuire ou réduire au minimum les nuisances) apparaît certainement comme un des préceptes moraux les plus fondamentaux que l'on puisse imaginer. Et même si nous rajoutions à la règle « ne pas nuire » la restriction « toutes choses égales par ailleurs », l'obligation de choisir l'option végétarienne ne disparaîtrait pas, car de nombreux nutritionnistes ont montré que l'alimentation végétarienne n'est déficitaire en rien de ce dont nous avons besoin : la viande, pour faire court, n'est pas nécessaire à une bonne santé.

Et il est fortement permis de douter, ainsi que je l'ai déjà précisé, que le fait de se contenter de consommer des animaux élevés en libre parcours ou de façon biologique soit suffisant pour maintenir le type de régime que la plupart des Nord-Américains en sont venus à considérer comme allant de soi, ou même un régime comportant sensiblement moins de viande. Cela ne permettrait pas de maintenir le niveau élevé, à l'américaine, de la consommation de viande dans le monde entier (Brown, Abramovitz, Bright, Flavin, French, Gardner, et al. 1997, 40–41).

Un régime fortement basé sur la viande ne semble accessible et soutenable au niveau environnemental qu'à ceux qui ignorent l'importance des coûts écologiques de la production de viande ; qui pensent qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte dans nos choix et leurs conséquences ; ou bien qui croient que les coûts peuvent être transmis à d'autres, par exemple aux habitants des pays en développement et à nos enfants. Nous devons tous manger, et un certain impact sur la planète est inévitable car nous tendons naturellement vers ce but. Mais

nous devrions viser à réduire au minimum les tensions écologiques qui sont sous le contrôle de notre espèce.

Le végétarisme semble clairement être la meilleure manière de réduire les dommages et la dégradation environnementale provoquée par l'alimentation humaine; en nous permettant de nous nourrir davantage en bas de la chaîne alimentaire, il utilise de manière plus efficace les intrants d'énergie solaire et calorique. Economiseur d'énergie, le végétarisme allège également la charge que nous plaçons sur les écosystèmes de la Terre. Ce régime alternatif représente ainsi un engagement que, pour les raisons données ci-dessus (entre autres), nous devrions tous prendre. Beaucoup d'auteurs, comme nous l'avons vu, attirent l'attention sur les graves conséquences environnementales au niveau global du système de production de la viande.

En revanche, ce qui n'a pas été soumis à un examen aussi minutieux, ce sont ses effets sur la biodiversité planétaire et sur notre attitude envers la nature dans son ensemble. Passons ces effets en revue.

*
* *
*

Les causes de l'extinction des espèces sont nombreuses, parfois naturelles et parfois humaines. En ce qui concerne les facteurs humains, aucune activité n'explique totalement la sorte « d'écocide » qui mine la viabilité des espèces. On ne peut donc pas dire que le processus par lequel la chair des animaux apparaît sur nos tables explique à lui seul pourquoi certains écosystèmes et leurs formes de vie sont menacés ou compromis dans leur existence.

Pour commencer, il nous faut avoir une idée de l'étendue de l'éradication des espèces par les êtres humains. Selon Edouard O. Wilson, qui a conduit l'une des études les plus détaillées du problème, « 99% de toutes les espèces ayant existé sont à présent éteintes » (Wilson 1993, 344). La majeure partie de ce carnage résulte de causes normales (principalement dues à l'évolution, la géologie, à des événements atmosphériques et astronomiques). Cependant, d'après une projection de Wilson, les extinctions de forêts tropicales dont les êtres humains sont responsables se produisent à un rythme entre 1.000 et 10.000 fois supérieur à la tendance naturelle (Wilson 1993, 280).

Qu'est ce que cela signifie en termes de nombre d'espèces perdues ? Anita Gordon et David Suzuki nous indiquent que 20000 espèces disparaissent chaque année (Gordon et Suzuki 1990, 2). Richard Swift présente des statistiques encore plus alarmantes : « nous menons à l'extinction 100 espèces par jour, 4 espèces par heure » (Swift 1997, 8). L'approximation « optimiste au maximum » de Wilson, qui est de 27000 espèces par an (74 par jour, 3 par heure) est une moyenne entre ces extrêmes (Wilson 1993, 280). Une étude de vingt ans récemment achevée par la *World Conservation Union* montre que « au moins 1 espèce végétale sur 8 dans le monde - et presque 1 sur 3 aux Etats-Unis - est menacée d'extinction » (Stevens 1998).

Quelle que soit la précision de ces chiffres, cette horrible marche vers la destruction a plusieurs causes, notamment le défrichage des forêts étrangères et domestiques à des fins de développement agricole, le drainage et le remplissage des marécages, le barrage des fleuves, l'utilisation abusive des récifs de corail, et l'infamante pêche à haute technologie dans les océans. Parmi ces dernières, le déboisement et l'exploitation trop intensive sont les secteurs les plus évidents pour établir un lien entre l'alimentation humaine et l'extinction des espèces. Environ 70% des stocks halieutiques des océans seraient sur le point de disparaître (FAO - Nations Unies 1995, 54).

Bien plus inquiétante est la dévastation des forêts de la terre, en particulier ses irremplaçables forêts tropicales. C'est pourquoi nous y concentrerons notre attention.

*
* *
*

La plupart des personnes qui suivent l'actualité se rendent compte que les forêts tropicales dans leur ensemble remplissent des fonctions uniques dans les cycles régulateurs de la biosphère, car elles contribuent à maintenir la température globale, fournissent des stocks d'oxygène et d'eau fraîches à l'atmosphère, et abritent les chaînes de vie les plus complexes. On signale par exemple que « *il y a davantage d'espèces d'oiseaux différentes dans chaque kilomètre carré de l'Amazonie que dans toute l'Amérique du Nord* » (Gore 1993, 23).

Jusqu'à 300 espèces d'arbres par hectare et 2.200 espèces de plantes par kilomètre carré ont été identifiées dans les forêts néo-tropicales latino-américaines (Terborgh 1992, 75). Un échantillon de seulement 19 arbres au Panama a rapporté 955 espèces de coléoptères, alors qu'au Pérou un arbre témoin logeait 43 espèces de fourmis (Terborgh 1992, 58). En tout, 40% à 50% des espèces végétales et animales du monde se trouvent dans les forêts tropicales (McKisson et MacRae-Campbell 1990, 25).

Cette surabondance de formes de vie fournit un éventail de matières premières utilisées dans la fabrication de toutes sortes de biens de consommation et de produits pharmaceutiques desquels la qualité de la vie humaine dépend crucialement. Les produits de grande valeur sont notamment les bois durs, le rotin, le caoutchouc naturel, les cires, les huiles essentielles, les fruits, et les noix. Un quart des produits pharmaceutiques contiennent des ingrédients issus des forêts tropicales, alors que pour la majeure partie des habitants de la planète, des médecines traditionnelles extraites à partir des plantes sont employées exclusivement pour traiter des maux (Collins 1990, 30, 32, 186 ; FAO - Nations Unies 1995, 60). Un « *holocauste de l'habitat* » [5] se déroule en continu, 24h/24, avec environ 142000 kilomètres carrés de forêt tropicale sacrifiée à l'avarice et aux besoins humains chaque année (Collins 1990, 96). Tristement, « *moins d'1% des plantes des forêts tropicales a été chimiquement examiné afin d'en révéler des propriétés médicinales utiles* » (Collins 1990, 32). En attendant, « *des études au Pérou, en Amazonie brésilienne, aux Philippines et en Indonésie suggèrent que la récolte des produits de la forêt serait, et ce de manière durable, au moins deux fois plus profitable que la destruction de ces forêts pour le bois de construction ou pour fournir de la terre pour l'agriculture* » (FAO - Nations Unies 1995, 62).

Que les forêts tropicales soient les principaux moteurs de la diversité des espèces sur Terre semble indiscutable. Mais pourquoi la diversité des espèces est-elle si importante ? Thomas E. Lovejoy, un biologiste de la conservation, place le problème dans sa perspective :

« En supposant que le biotope terrestre contienne dix millions d'espèces, elles représentent alors dix millions d'ensembles réussis de solutions à une série de problèmes biologiques, et n'importe lesquels pourraient être nous être d'une immense valeur de plusieurs manières... Ce qu'il faut comprendre, c'est que la « valeur » des espèces ne réside pas dans le fait qu'elles puissent un jour nous fournir un traitement contre le cancer. Il faut comprendre que le biotope dans sa totalité nous fournit continuellement de nouvelles manières d'améliorer notre sort biologique, et que les espèces que nous ne jugeons pas directement utiles actuellement, pourraient s'avérer importantes demain » (Lovejoy 1986, 16-17).

Selon les termes plus généraux de Wilson, *« la biodiversité est notre ressource la plus précieuse mais la moins appréciée »* (Wilson 1993, 281). Dit simplement, l'être humain a souvent tiré avantage de l'utilisation de cette ressource précieuse, et il est fort probable que cela se perpétue à l'avenir. Nos propres chances de survie en tant qu'espèce dépendent de la riche variété des autres formes de vie qui abondent, et les forêts tropicales comportent *« une bibliothèque génétique »* unique contenant de l'information pratiquement inexploitée (Collins 1990, 32). Nous supposons ici, naturellement, que la biodiversité mondiale appartient à chacun. Et c'est peut-être le cas – ou bien, cela devrait l'être. Mais les pays en développement sont souvent prisonniers des attaques à grande échelle sur la biodiversité avec des intérêts spéciaux en jeu. Vandana Shiva précise:

« La biodiversité est la ressource d'un peuple. Tandis que le monde industrialisé et les sociétés riches tournaient le dos à la biodiversité, les pauvres du Tiers Monde ont continué à dépendre des ressources biologiques pour leur alimentation, leur santé, leur énergie, leur habillement et leur logement... La biodiversité est rapidement devenue la base du conflit entre les perceptions du monde basées sur la diversité et la non-violence et celles basés sur les monocultures et la violence. » (Shiva 1996, 66, 120)

Ainsi, là où la biodiversité est menacée, la diversité culturelle l'est également, parce que les vies humaines sont soutenues par un environnement riche en formes de vie et sont intimement liées à lui. Il appartient à chacun de trouver dans ces réflexions de bonnes raisons, centrées sur la personne humaine, de préserver la diversité biologique.

*

* *

*

Mais ne pourrait-il pas y avoir d'autres bonnes raisons de favoriser la diversité des espèces ? Nous n'avons aucune difficulté à instrumentaliser la valeur des autres espèces, par rapport à ce qu'elles peuvent nous rapporter. Peut-être pourrions-nous également les évaluer

dans leur propre intérêt, c'est à dire, pour leur manière d'être, merveilleuse et digne de célébration, indépendamment d'un quelconque usage dont nous pourrions en faire.

Toutes les évaluations de la nature sont centrées sur l'humain dans la mesure où ce sont des êtres humains qui les réalisent et où c'est une expérience humaine qui englobe le processus d'évaluation, de son début à sa réflexion finale. Cette conclusion semble indéniable. Mais elle ne nie pas notre capacité d'évaluer l'altérité dans son propre intérêt et en ses propres termes.

Nous ne pouvons qu'être admiratifs face aux facultés d'adaptation et aux capacités uniques qui caractérisent d'autres espèces, même les plus éloignées de nous. Nous pouvons également découvrir dans la nature des valeurs importantes qui ne sont pas des ressources, c'est-à-dire des sources de valeur pour les humains qui ont une signification entièrement différente de ce qui est obtenu lorsque nous transformons des animaux et des objets naturels en marchandises. Nous reconnaissons tous que la nature a pour nous une profonde importance esthétique, symbolique, historique et spirituelle et qu'elle offre des possibilités de renouvellement psychologique (comme les espaces ouverts et les lieux sauvages) que nombre d'entre nous apprécient [6].

Pour résumer, nous sommes attachés à la nature dans son ensemble et à des parties de la nature comme à des moyens permettant d'atteindre des fins spécifiques qui nous appartiennent, la santé physique, mentale et spirituelle, et comme des choses à célébrer et à chérir pour un grand nombre de raisons.

Nous pouvons maintenant réfléchir au rôle que joue l'agriculture animale dans l'amointrissement de la biodiversité des espèces sur la planète. Le vice-président américain Al Gore a écrit que « *à la vitesse actuelle de la déforestation, pratiquement toutes les forêts pluviales tropicales auront presque entièrement disparu au cours du siècle prochain* » (Gore 1993, 119). Il est difficile d'établir une corrélation précise entre agriculture animale et décimation des forêts pluviales [7]. Les forêts pluviales sont défrichées par les humains qui cherchent du bois de chauffage, des espaces d'implantation, des terrains agricoles, des espaces de monoculture, des possessions étendues de terres, du pétrole, des minerais et des pâturages pour le bétail. Les projets hydroélectriques, routiers et d'autres programmes de développement prélèvent également leur tribut.

Indépendamment du fait que ces pressions sont nombreuses et diverses, le pâturage peut être défini comme le principal acteur du processus de destruction. La conversion de la forêt tropicale en pâturage pour le bétail a augmenté à une vitesse considérable en Amérique centrale depuis le milieu du vingtième siècle (Rifkin 1992). La nature intrinsèque des forêts pluviales est telle que lorsqu'elles sont défrichées, il ne reste que des pâtures de mauvaise qualité et non viables, et ceci contribue à la dynamique de destruction au fur et à mesure que de nouvelles zones de pâture sont recherchées pour remplacer les zones plus anciennes et épuisées (Collins 1990). Norman Myers soutient que, non seulement en Amérique centrale, mais aussi du Mexique au Brésil, « *le facteur numéro un de l'élimination des forêts tropicales d'Amérique latine est le pâturage du bétail* » (Myers 1984, 127).

La plus grande partie du bœuf produit dans cette région est exportée sur le marché américain, même si une partie croissante part pour l'Europe de l'ouest et le Japon (Myers 1984 128 ; Rifkin 1992, 193). Les États-Unis ne comptent que 5 % de la population mondiale et pourtant, ils produisent, importent et consomment plus de bœuf que tout autre pays (Myers

1984, 129). Le bœuf importé d'Amérique latine devient du hamburger de fast-food, de la viande transformée et de l'alimentation pour les animaux de compagnie. Myers note que « *les aliments prêts à être consommés (...) constituent la partie dont la croissance est la plus rapide de toute l'industrie de l'alimentation aux États-Unis* » ; 50 % de tous les repas sont maintenant consommés dans des établissements de fast-food ou de collectivité (Myers 1984, 130). Selon Arnold Newman, pour chaque hamburger de fast-food nord-américain, « *le coût environnemental est une demi-tonne de forêt pluviale... En zone forestière, le coût est de plus de 6,25 mètres carrés de forêt - pour chaque hamburger vendu* » (Newman 1990, 126) [8].

Ce schéma démontre avec force le lien entre consommation de viande et destruction de la forêt pluviale, ce que Myers appelle « *la "hamburgerisation" des forêts* » et appelle une condamnation morale supplémentaire du régime omnivore (Myers 1984, 142). Nous ne sauverons pas les forêts simplement en excluant les hamburgers de fast-food de notre alimentation, mais nous pouvons aider à faire bouger les choses si nous sommes suffisamment nombreux à faire ce choix et à prendre d'autres décisions en matière d'alimentation, et si de cette façon, nous donnons tous l'exemple au reste du monde.

Le cas de la décimation de la forêt pluviale pour le pâturage du bétail peut être considéré comme une histoire d'horreur écologique typique. Nous avons vu qu'en réalité, les choses sont beaucoup plus compliquées. Mais d'un autre point de vue, ce que nous trouvons, c'est l'une des nombreuses formes de manipulation de la nature par l'homme. En introduisant ce terme, je veux parler des activités qui montrent cruellement la tendance de notre espèce à traiter la nature et les systèmes biologiques naturels uniquement comme des instruments pour atteindre des objectifs humains, et souvent très étriqués.

*
* *
*

Conformément à cet état d'esprit manipulateur, la nature, ou des parties de la nature (comme les membres des espèces non humaines), sont simplement un ensemble de ressources ou de matières à notre disposition, pour que nous les utilisions et les éliminions. La pratique de la culture sur brûlis qui scelle le destin des forêts pluviales comme si elles étaient des obstacles « sur la route » du profit à glaner grâce à la viande à bas prix n'en est qu'un exemple. Alors que les forêts pluviales sont considérées comme indispensables, les animaux qui sont élevés sur ces terres ne sont rien d'autre, maintenant, que des produits destinés à un parc à bestiaux lointain, juste de l'argent biologique dans le tiroir-caisse qu'est la nature.

Mais l'attitude évidente ici, qui permet la domination brutale et l'exploitation du bétail des régions de forêts pluviales, n'est en fait pas différente de celle qui approuve la pratique largement répandue de l'enfermement des animaux dans les fermes usines. Les animaux y sont manifestement devenus des machines ou des objets de production et de reproduction. Pourtant, qu'ils donnent leur vie (et leur mort) à l'industrie de l'alimentation et aux consommateurs d'aliments ne suffit pas. Maintenant, les « lois » silencieuses de la demande, de l'offre, de la croissance économique et du profit imposent que ces animaux soient

génétiqnement « améliorés » pour générer de l'alimentation de façon encore plus efficace ou, en d'autres termes, d'être toujours plus productifs et reproductifs.

Il y a une dizaine d'années, un rapport préparé pour le Congrès américain a prévu (avec peut-être trop de zèle) que « *avant le début du siècle, les ranchs de bétail du Texas pourraient élever du bétail aussi grand que les éléphants. Les producteurs laitiers de Californie pourront augmenter leur production de lait de plus de dix pour cent sans augmenter l'apport d'aliments* » (U.S. Congress, Office of Technology Assessment 1985, Introduction). Des porcs de 3,60 m de long et 1,50 m de haut ne sont pas de la spéculation scientifique [9]. Ces triomphes de laboratoire, qui ont à juste titre été nommés des « monstruosités utilitaires » (Fox 1992, 104) pourraient ne jamais venir à l'existence, mais des clones (copies génétiquement identiques) d'animaux super-producteurs sont déjà en bonne voie (British Medical Association 1992, 100-101 ; Spallone 1992, 116).

Ces évolutions ne devraient pas nous surprendre, car nous sommes maintenant témoins de l'existence de formes de vie brevetées, élevées pour un usage précis, et d'animaux génétiquement manipulés afin de produire des organes améliorés qui (Fox 1992) pourront être recueillis pour la transplantation sur des humains (Concar 1994). Certains ont même évoqué la possibilité d'élever des animaux sans récepteurs de la douleur, ce qui ferait de ces créatures les machines insensibles correspondant à ce que Descartes pensait des animaux (Rollin 1995). Des porcs avec des physiologies modifiées qui ne connaîtraient plus, ou peu, de stress font l'objet d'une recherche active (Mason and Singer 1990).

Si ces expériences réussissent, alors (continuons à réfléchir) il sera correct de traiter ces animaux comme de simples choses, et les principales objections éthiques à la grande culture industrielle, à l'expérimentation animale et à d'autres types d'exploitation similaires s'évanouiront tout simplement. À quoi tout cela mène-t-il ? L'industrie de la viande, elle-même nourrissant la demande humaine pour certains types d'aliments, s'engage dans une forme d'élevage et d'utilisation des animaux qui manque totalement de compassion et de lien avec la nature. La manipulation génétique aggrave sans aucun doute la souffrance animale inhérente à la grande culture industrielle car elle manipule des cheptels reproducteurs pour produire de nouveaux types d'animaux (Fox 1992). Un auteur observe que « *les effets désastreux des méthodes agricoles industrialisées se répètent avec la nouvelle biotechnologie* » (Spallone 1992, 54).

Nous semblons apprendre à nous connecter à un niveau – inquiétude pour les questions écologiques – et à nous déconnecter gravement d'un autre. La plupart des gens ne visiteraient un abattoir pour rien au monde [10], et avec ce qu'ils savent des procédés modernes de production d'animaux d'élevage, ils ne voudraient pas que l'animal de compagnie qu'ils chérissent soit traité comme les animaux destinés à l'alimentation le sont chaque jour. Mais en même temps, la sélection par le consommateur de viande et de produits carnés comme aliments de choix se poursuit et il n'y pense tout simplement pas. De cette façon, nous nous conditionnons à accepter la manipulation de la nature, alors qu'en tant que personnes sensibles et soucieuses, nous devrions prendre conscience de cela et le refuser. Nous nous trouvons ainsi pris au piège que nous avons créé. Nous pouvons toutefois chercher une issue en réfléchissant et en nous décidant à choisir un style de vie qui ne s'appuie pas sur l'assujettissement de la nature et la souffrance des formes de vie non humaines. C'est l'option végétarienne avec laquelle j'ai commencé.

*
* *
*

Je pense que le végétarisme nous incite à nous considérer comme faisant partie de la nature plutôt qu'étant en dehors de la nature. La conception végétarienne reconnaît l'importance de l'activité humaine écologiquement soutenable et affirme notre exigence à réduire notre impact sur la planète et la quantité de mal que nous faisons lorsque nous nous occupons de nos besoins essentiels.

La conscience des conséquences à court et long termes du choix individuel et du comportement humain dans son ensemble est caractéristique d'un engagement envers le végétarisme comme mode de vie. Ce choix entraîne également une cohabitation compassionnelle avec d'autres espèces et le respect de la terre dans la plus grande mesure où ces préceptes peuvent être suivis à la fois dans nos activités personnelles et dans les politiques et la planification sociales.

Le mode de vie végétarien nous donne la chance de rétablir le contact avec la terre et de retrouver nos liens avec la nature. Enfin, le végétarisme nous libère, en ce sens qu'il nous libère de l'exploitation des animaux et de la nature, et qu'il nous rend libres de découvrir qui nous sommes grâce à des comportements plus positifs, en faveur de la vie, et qui sont sains à la fois pour les humains et pour notre planète.

NOTES ET REFERENCES :

Notes :

- [1] Dans toutes ces discussions, il est admis – et c’est ce que j’admets ici – qu’une bonne alimentation végétarienne est adéquate en protéines et en autres nutriments essentiels, qu’elle est riche en fibre et pauvre en graisses.
- [2] Ceci est en partie fondé sur Vorhaus (1988). Sur la question des médicaments ajoutés, voir Nikiforuk (1997).
- [3] C’est pour cette raison que Paul B. Sears a le premier qualifié l’écologie de “subversive”. Voir Sears (1964).
- [4] De grandes compagnies multinationales cherchent à contrôler le processus de production de l’aliment, des céréales données au bétail jusqu’à l’abattage et la commercialisation. Pour une discussion de ces tendances, voir Noske (1997), Rifkin (1992), Mason and Singer (1990), Strange (1988), et Fox (1992).
- [5] Cette expression vient de Newman (1990, 126).
- [6] Pour continuer la discussion, voir Fox (1993 ; 1998) et Norton (1988).
- [7] Un facteur qui complique le problème n’est sans doute pas connu de la plupart des lecteurs : le bétail importé pour la viande est classé dans la catégorie « boeuf domestique » par le gouvernement des E.-U. dès qu’il rentre dans le pays, ce qui obscurcit sa véritable origine. Voir Norman (1984, 131).
- [8] Certaines grandes chaînes de fast-food, comme Burger King et McDonald's, affirment qu’ils n’utilisent plus de boeuf élevé « en forêt tropicale ». D’autres sont muets là-dessus.
- [9] Fox (1992, 104) attribue cette prédiction à J. Mintz.
- [10] Je l’ai fait, et c’est une expérience profondément dérangeante. Pour ceux des lecteurs qui ont l’estomac solide et qui voudraient « visiter » un abattoir à travers les pages d’un livre, je recommande *Dead Meat* de Sue Coe (1995) et *Slaughterhouse* de Gail Eisnetz (1997).

Références :

- Agriculture Canada, Market Information Service, 1994. *Livestock Market Report, 1993*, Agriculture Canada, Ottawa.
- Animal Alliance of Canada, 1991. *"Environmental Facts about Livestock Production" (compiled from Worldwatch Paper No. 103)*, Worldwatch Institute, Washington, DC.
- Anonymous, 1988a. "Position of the American Dietetic Association: Vegetarian Diets". *Journal of the American Dietetic Association* 3, pp. 351–355.
- Anonymous, 1988b. "The Vegetarian Advantage". *Health* 20 October, p. 18.
- Barnard, Neal D., 1990. *The Power of Your Plate*. Book Publishing, Summertown.

- Barnard, Neal D., 1993. *Food for Life: How the New Four Food Groups Can Save Your Life*, Harmony, New York.
- Bloyd-Peshkin, Sharon, 1991. "Mumbling about Meat". *Vegetarian Times* 170 (October), p. 67.
- British Medical Association, 1992. *Our Genetic Future: The Science and Ethics of Genetic Technology*, Oxford University Press, Oxford.
- Brown, Lester R., Janet, N., Abramovitz, Chris Bright, Christopher Flavin, Hilary F., French, Gary Gardner *et al.*, 1997. *State of the World 1997: A Worldwatch Institute Report on Progress Toward a Sustainable Society*, Norton, New York.
- Chen, Junshi, 1990. *Diet, Lifestyle and Mortality in China: A Study of 65 Chinese Counties*, Cornell University Press, Ithaca, NY.
- Coe, Sue, 1995. *Dead Meat*, Four Walls Eight Windows, New York.
- Collins, Mark, editor. *The Last Rain Forests: A World Conservation Atlas*. New York: Oxford University Press.
- Concar, David, 1994. "The Organ Factory of the Future?" *New Scientist* 142 18 June, pp. 24–29. Abstract-MEDLINE.
- Eisnetz, Gail, 1997. *Slaughterhouse*, Prometheus, Buffalo.
- Fiddes, Nick. *Meat: A Natural Symbol*. Routledge, London.
- Food and Agricultural Organization of the United Nations, 1995. *Dimensions of Need: An Atlas of Food and Agriculture*, ABC-CLIO, Santa Barbara.
- Fox, Michael Allen, 1993. "Thinking Ethically about the Environment". *Dalhousie Review* 73, pp. 493–511.
- Fox, Michael Allen. 1998. "Anthropocentrism" In *Encyclopedia of Animal Rights and Animal Welfare* (pp. 66–68), edited by Marc Bekoff with Carron A. Meaney. Westport, CN: Greenwood.
- Fox, Michael W. 1992. *Superpigs and Wondercorn: The Brave New World of Biotechnology and Where It All May Lead*. New York: Lyons & Burford.
- Gordon, Anita and David Suzuki, 1990. *It's a Matter of Survival*, Stoddart, Toronto.
- Gore, Albert, 1993. *Earth in the Balance: Ecology and the Human Spirit*, Plume, New York.
- Government of Canada, 1991. *The State of Canada's Environment*, Supply and Services Canada, Ottawa.
- Hill, John Lawrence, 1996. *The Case for Vegetarianism: Philosophy for a Small Planet*, Rowman & Littlefield, Lanham, MD.
- "Industry Forced Changes to Food Guide, Papers Show", 1993. *Toronto Star* January 15, A2.
- Jethalal, Bhiku, 1994. "Prescription for Good Health". *Toronto Star*, December 3, L1, 16.
- Lappé, Frances Moore, 1992. *Diet for a Small Planet* (20th ed.), Ballantine, New York.
- Lovejoy, Thomas E. "Species Leave the Ark One by One" In *The Preservation of Species: The Value of Biological Diversity*, edited by Bryan G. Norton. Princeton: Princeton University Press.
- Mason, Jim, and Peter Singer. 1990. *Animal Factories* (rev. ed.). New York: Harmony Books.
- McKisson, Nicki and Linda MacRae-Campbell, 1990. *The Future of Our Tropical Rainforests*, Zephyr Press, Tucson, AZ.
- Melina, Vesanto, Brenda Davis and Victoria Harrison, 1994. *Becoming Vegetarian: The Complete Guide to Adopting a Healthy Vegetarian Diet*, Macmillan Canada, Toronto.

- Mitra, Ananda, 1991. *Food for Thought: The Vegetarian Philosophy*, NUCLEUS, Willow Springs, MO.
- Myers, Norman, 1984. *The Primary Source: Tropical Forests and Our Future*, Norton, New York.
- National Research Council, 1989. *Diet and Health: Implications for Reducing Chronic Disease Risk*, National Academy Press, Washington, DC.
- Newman, Arnold, 1990. *Tropical Rainforest*, Facts On File, New York.
- Nikiforuk, Andrew, 1997. "The Threat of Farmyard Pharmaceuticals", D5, *Toronto Globe and Mail* (March 29).
- Norton, Bryan D., 1988. "Commodity, Amenity and Morality: The Limits of Quantification in Valuing Biodiversity". In: pp. 200–205), edited by E.O., Wilson. Washington, D.C. and National Academy Press, Editors, 1988. *Biodiversity*.
- Noske, Barbara, 1997. *Beyond Boundaries: Humans and Animals*, Black Rose, Montreal.
- Pimentel, David, 1990. "Environmental and Social Implications of Waste in U.S. Agriculture and Food Sectors" *Journal of Agricultural Ethics* 3, pp. 5–20. Abstract-GEOBASE.
- Rifkin, Jeremy. 1992. *Beyond Beef: The Rise and Fall of the Cattle Culture*. New York: Dutton.
- Robbins, John, 1987. *Diet for a New America*, Stillpoint, Walpole, NH.
- Rollin, Bernard E., 1995. *The Frankenstein Syndrome: Ethical and Social Issues in the Genetic Engineering of Animals*, Cambridge University Press, New York.
- Sears, Paul B., 1964. "Ecology—A Subversive Subject". *BioScience* 14 July, pp. 11–13.
- Shiva, Vandana, 1997. *Biopiracy: The Plunder of Nature and Knowledge*, South End Press, Boston.
- Spallone, Pat, 1992. *Generation Games: Genetic Engineering and the Future for Our Lives*, Temple University Press, Philadelphia.
- Stevens, William K., 1998. "Plant Species Threats Cited", A15, *Toronto Globe and Mail* (April 9).
- Strange, Marty, 1988. *Family Farming: A New Economic Vision*, Institute for Food and Development Policy, San Francisco.
- Swift, Richard, 1997. "Who's Next?", *New Internationalist* 288 March, p. 8.
- Terborgh, John, 1992. *Diversity and the Tropical Rain Forest*, Scientific American/W.H. Freeman, New York.
- U.S. Congress, Office of Technology Assessment. 1985. *Technology, Public Policy, and the Changing Structure of American Agriculture: A Special Report for the 1985 Farm Bill*. Washington, DC: Government Printing Office.
- Vorhaus, Louis, 1988. "Parasitic Diseases". In: pp. 421–423). Danbury, C.N. and Grolier, Editors, 1988. *Encyclopedia Americana* (vol. 21).
- White, Randall and Erica Frank, 1994. "Health Effects and Prevalence of Vegetarianism". *Western Journal of Medicine* 160, pp. 465–471. Abstract-EMBASE.
- Wilson, Edward O., 1993. *The Diversity of Life*, Norton, New York.

ANNEXE

Deep Vegetarianism («Végétarisme profond»), de Michael Allen Fox.

« Détaillé, minutieux, et de grande envergure, c'est le travail le plus complet et le plus original sur la philosophie du végétarisme jusqu'à aujourd'hui. «Végétarisme profond» traite des antécédents culturels, historiques et philosophiques du végétarisme, détaille l'impact du végétarisme sur nos opinions et nos vies, relie le végétarisme aux récentes défenses du statut moral des animaux, et considère très habilement les arguments importants pour et contre le végétarisme ».

Evelyn B. Pluhar, auteur de « Au-delà du préjugé : L'importance morale des animaux humains et non humains ».



Défiant les hypothèses basiques d'une société qui mange de la viande, «Végétarisme profond» est une défense irrésistible et pleine d'esprit du style de vie végétarien. Considérant tous les principaux arguments autant en faveur du végétarisme que contre celui-ci, et examinant de la même manière les habitudes des mangeurs de viande, des végétariens ainsi que des végétaliens, Michael Allen Fox traite des antécédents culturels, historiques et philosophiques du végétarisme, détaille l'impact du végétarisme sur nos opinions et nos vies, et relie le végétarisme aux défenses classiques et récentes du statut moral des animaux.

Démontrant comment une alimentation végétarienne est reliée à notre conscience du monde et à notre conception de l'éthique de la vie, Fox examine les différentes sortes d'engagements végétariens que prennent les gens ainsi que leurs raisons de les prendre. Dans les chapitres qui traitent de questions comme les expériences, les émotions et les motifs qui font partie du choix du végétarisme, Fox discute non seulement de bonne santé, de souffrance animale, et des impacts écologiques de la production de viande, mais aussi de questions comme la signification de la nourriture, la faim dans le monde, la religion, la spiritualité, et d'une façon significative, des liens entre le végétarisme et d'autres mouvements ou idéologies des droits de l'Homme, en particulier le féminisme.

Dans un vaste chapitre qui traite d'arguments avancés par des partisans du fait de manger de la viande, Fox répond à des allégations désignant les humains comme naturellement carnivores, les animaux comme remplaçables, et les végétariens comme anti-féministes. Il répond également à des arguments sur les habitudes alimentaires des peuples indigènes qui mangent des animaux sauvages, et sur les comportements carnivores des animaux.

Examen le plus complet jusqu'à aujourd'hui de la conception végétarienne, «Végétarisme profond» révèle le large assortiment des vues philosophiques qui contribuent à un tel choix. Il reconnaît et apporte une conscience, ainsi qu'une responsabilité individuelle, concernant les questions qui se posent dans les sphères morales, politiques, et sociale de notre existence.

Grâce à son débat animé de controverses, «Végétarisme profond» va sûrement plaire à quiconque cherche à explorer la relation entre le choix alimentaire, le style de vie, le traitement des animaux, l'environnement, et la responsabilité éthique personnelle. Il sera également très utile aux professeurs de philosophie de la morale, d'éthique, de religion, de cultures comparées, d'écologie et de féminisme, ainsi qu'à leurs étudiants.

Au sujet de l'auteur :

Michael Allen Fox a écrit et édité de nombreux livres et il est professeur de philosophie à la Queen's University, à Kingston dans l'Ontario. Anciennement partisan de l'expérimentation animale, il a depuis rejeté cette opinion et a publié de nombreux articles en faveur du végétarisme et du droit des animaux.

Temple University Press, 1999.

Source : http://www.temple.edu/tempres/titles/1399_reg_print.html

Traduction : Jean-Raoul Lacote.

*
* *
*



L'arboretum de la Queen's University

